

## Introduction

Yvan GASTAUT, Didier REY et Philippe TÉTART

Ils se nomment ou ont été surnommés Michel Zélélé, Germain Ibron dit « Germain le Nègre », Joseph Youyou *alias* « Battling Youyou », Jesse Owens, Abdelkader Abbès, Panama Al Brown, Kisso Kawamuro, Mbaye Fall – mieux connu sous le nom de Battling Siki –, René Menrath, Tommy Bakou, Henri Soya, Boughéra El Ouafi, Jack Johnson *alias* Le Géant de Gavelston, Paul Hams, Peter Jackson, Ali Neffati, Bob-le-Noir... La plupart, sinon quelques vedettes, sont des oubliés de la mémoire collective. Oubliés parce qu'ils ne sont pas blancs? On peut le penser en première intention mais, en vérité, s'ils n'ont pas inscrit leur nom au palmarès des grands sportifs, français ou étrangers, ayant fait tout ou partie de leur carrière dans l'Hexagone, c'est surtout que, à peu d'exceptions près, ils n'ont pas crevé le plafond de verre de la gloire qui vire au mythe lorsqu'elle se prolonge au-delà de la carrière sportive et, ce faisant, s'inscrit dans la mémoire collective. Pourtant, tous ont été connus en leur temps. Tous ont, à leur degré, contribué à l'actualité sportive. Tous ont, peu ou prou, été loués pour leurs qualités. Ils n'étaient donc pas inconnus de leurs contemporains, du moins pour les amateurs de sport et, lorsqu'on suit leur parcours, ils révèlent l'existence d'un important vivier de sportifs « de couleur » dans la France des années 1860-1940. Cette réalité est méconnue. Certes, d'aucuns ont, par le passé, dévoilé une partie de l'histoire de la représentation de certains de ces athlètes, en particulier Timothée Jobert dans ses travaux pionniers<sup>1</sup>. Ceux-ci, néanmoins, ne laissaient pas deviner l'extrême richesse de ce vivier ni, au fond, la popularité en leur temps de nombre des sportifs qui le composèrent au fil des décennies. Ce sont ces hommes dont on entend réveiller le nom en ces pages, d'une part et simplement, pour les rappeler à la mémoire collective, d'autre part, pour interroger la façon dont ils furent perçus et représentés par les journalistes, enfin, pour questionner la problématique de l'altérité sportive sous la Troisième République.

Ce volume comprend près d'une quarantaine de chapitres portant le plus souvent sur la trajectoire de ces personnages, parfois sur la ligne d'un journal à propos des sportifs dits « de couleur ». Dans la plupart des cas, ces chapitres sont fondés sur la radiographie de tout l'éventail de la presse quotidienne. Selon le degré de notoriété

1. Timothée JOBERT, « "Corps noir" : l'avènement historique d'une figure du racisme quotidien », *Migrations & Société*, 126, 2009, p. 67. Voir également Timothée JOBERT, *Champions noirs, racisme blanc. La métropole et les sportifs noirs en contexte colonial (1901-1944)*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2006, p. 105-116 (particulièrement 115-116). Voir aussi, avec Nicolas BANCEL et Stanislas FRENKIEL, « L'exception sportive : champions noirs et culture coloniale (1900-1939) », in Nicolas BANCEL, Pascal BLANCHARD et Sandrine LEMAIRE (dir.), *Culture coloniale en France de la Révolution à nos jours*, Paris, CNRS/Autrement, 2008, p. 231-245.

des personnages suivis, les corpus mobilisés comprennent donc rarement, quelques dizaines, plus souvent des centaines, voire des milliers d'articles et de brèves. Les auteurs se sont évertués à en exploiter le plus grand nombre possible afin d'approcher avec finesse, ce que furent le ou les portraits médiatiques de ces hommes. S'étant entendus sur un seul protocole, ils sont partis de l'analyse du corpus pour tracer les grandes lignes de leurs récits et de leurs conclusions, refusant d'être enfermés, dès le départ, dans des interrogations limitant le champ d'investigation. Bien sûr, tous en appellent à un chapelet de questions qui s'imposent en la circonstance. En voici quelques-unes, sans hiérarchie. Comment furent perçus ces athlètes dans la France coloniale et colonialiste, de la France ouvertement dominatrice – celle du temps des « zoos humains » de la Belle Époque<sup>2</sup> – à celle de l'assimilationnisme promu dans l'entre-deux-guerres? Sont-ils toujours ramenés à leur couleur, leurs origines? Ces variables sont-elles effacées de temps à autre? S'effacent-elles avec le temps? Observe-t-on des distinctions entre champions noirs selon qu'ils sont originaires de l'empire colonial, du monde ultramarin ou de l'immigration sportive anglaise, américaine, australienne? Dans le champ proprement colonial, peut-on faire un *distingo* entre les ressortissants de l'Afrique du Nord et de l'AOF? Les discours stigmatisants, racistes sont-ils fréquents? Si oui, sont-ils outranciers ou, au contraire, plutôt euphémisés? Les stéréotypes relatifs aux noirs, de l'animalisation à l'infantilisme en passant par la paresse et l'inconsistance, sont-ils de mise pour peindre et suivre la carrière d'un cycliste ou d'un boxeur originaire d'Afrique ou afro-américain? Lorsqu'un homme crève le plafond de verre de la gloire sportive et devient populaire, les journalistes tendent-ils à gommer sa couleur – ou non? Selon leur orientation politique, les journaux tiennent-ils des discours différents? Cela aboutit-il à des antagonismes? Au contraire, observe-t-on des invariances transgressant les champs politiques?

Les petites monographies réunies ici et les questions qui les traversent ont donc pour but de (re)creuser l'histoire de la représentation des champions dits « de couleur » et ayant vécu en France ou obtenu une partie de leur succès en France.

Cette histoire s'impose à nous pour les raisons dites plus haut, mais aussi parce que deux points de vue antagonistes cohabitent dans l'historiographie au sujet de ces sportifs. Ce livre a pour ambition de trancher entre les deux.

Une partie des travaux historiques et journalistiques sur le sujet invite, en effet, à croire que, du cycliste américain Major Taylor dans les années 1900 au footballeur français Raoul Diagne dans l'entre-deux-guerres, tous les sportifs issus des colonies ou de l'immigration ultramarine et afro-américaine, sans exception, ont été victimes d'un syndrome raciste et, par voie de conséquence, rejetés. S'appuyant sur l'étude des « préjugés » constituant la base des rapports sociaux des noirs et des blancs, l'historienne Bernadette Deville-Danthu affirme ainsi qu'ils souffrent d'un « apartheid » en Afrique et de tenaces « préjugés raciaux<sup>3</sup> » en métropole, jusqu'à déterminer, exemple emblématique à ses yeux, la mise à mort médiatique de Battling Siki<sup>4</sup> après sa victoire

2. Nicolas BANCEL, Pascal BLANCHARD, Gilles BOËTSCH, Eric DEROO et Sandrine LEMAIRE (dir.), *Zoos humains. Au temps des exhibitions humaines*, Paris, La Découverte, 2000.

3. Siki qui n'est pas au sommaire de ce volume, une biographie de Philippe Tétart étant à paraître en 2025.

4. Bernadette DEVILLE-DANTHU, *Le Sport en noir et blanc, du sport colonial au sport africain dans les anciens territoires français d'Afrique occidentale (1920-1965)*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 12, 52 et 60.

contre Georges Carpentier, fin 1922. En 1999, le chercheur Henri Boularand accrédite lui aussi l'idée d'un racisme endémique ou, pour user d'une expression à la mode, systémique<sup>5</sup>. En 2007, dans un essai à vocation historique, le journaliste et documentariste d'origine martiniquaise Matthieu Méranville parle, quant à lui, d'un « rejet total<sup>6</sup> » des sportifs noirs.

Une autre partie des travaux sur le statut des sportifs noirs et l'accueil qui leur est fait se place dans la lignée, nettement plus nuancée, des travaux de Timothée Jobert. Pionnier sur cette question, il juge pour sa part que, dans les années 1920, « face à un artiste, un sportif ou un entrepreneur célèbre, la dimension "raciale" de l'identification demeure souvent en second plan, quand elle ne disparaît pas complètement<sup>7</sup> ». Étudiant la perception des sportifs étrangers avant 1914, Patrick Clastres va dans le même sens : il ne la pense pas réductible au stéréotype du noir stigmatisé<sup>8</sup>. On peut faire la même analyse à propos des coureurs à pied maghrébins composant une partie du vivier athlétique marseillais dans les années 1910 et 1920<sup>9</sup>.

Faut-il être dupe du sens profond de cet accueil, tout en nuance, fait aux étrangers dits de couleur ? Achille Mbembé a expliqué comment le puissant appétit de cosmopolitisme et d'Afrique de la société des années 1920 renvoie à un « désir de mystère », de « fête joyeuse » et de « sauvage », à un besoin de « vitalisme » aussi qui « taraude l'après-guerre » mais sans signifier une remise en cause profonde. Au fond, explique-t-il, la négrophilie et/ou l'africanophilie aboutissent souvent, pour des raisons artistiques, esthétiques, politiques, à la réaffirmation des « stéréotypes coloniaux<sup>10</sup> ». Elles sont le signe, nous dit Pap Ndiaye, d'un « engouement ethnique qui fétichise les différences sans les repenser<sup>11</sup> ». De fait, sans déflorer le propos des auteurs réunis, sur la période considérée, même s'ils respectent les sportifs noirs, aucun journaliste ne déploie un discours de nature ostensiblement antiraciste.

Quoi qu'il en soit, cette seconde posture historiographique invite à la pondération et renvoie aux conseils de Gérard Noiriel biographe du clown Chocolat. Il a souhaité le ressusciter, le réhabiliter, en s'interdisant d'en faire l'emblème d'une catégorie de population ayant à souffrir *a priori* à cause de sa couleur de peau : juger sur pièce, sans céder au pouvoir de séduction des « préjugés<sup>12</sup> » et aux sirènes d'une histoire du « plausible ». Rétablir les faits, rien que les faits. En cela, il rejoint Pap Ndiaye nous invitant à ne rien essentialiser, à se méfier de surenchérir avec des « explications fausses<sup>13</sup> » plutôt que d'accepter et tenter de décrypter la complexité d'une Histoire

- 
5. Henri BOULARAND, « Passé colonial et présent de l'immigration : contribution à un nouveau regard sur l'éducation physique », in Jacques GLEYSE (dir.), *L'Éducation physique au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Vigot, 1999.
  6. Matthieu MÉRANVILLE, *Sport, malédiction des noirs*, Paris, Calmann-Lévy, 2007, p. 18.
  7. Timothée JOBERT, *op. cit.*, 2009, p. 67.
  8. Patrick CLASTRES, « La mode française des sports avant 1914. Entre adoption et rejet de l'autre », in Claude BOLI, Patrick CLASTRES et Marianne LASSUS (dir.), *Le Sport en France à l'épreuve du racisme du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Nouveau Monde, 2015, p. 47-63. Timothée Jobert parvient à une conclusion similaire : « Les combattants « nègres » de Paris : comparaison franco-américaine de l'attitude des blancs à l'égard des pugilistes noirs durant la Belle Époque (1907-1914) », *STAPS*, 71, 2006, p. 23-36.
  9. Philippe TÉTART, *Les Pionniers du sport*, Paris, La Martinière/Bibliothèque nationale de France, 2016.
  10. Achille MBEMBÉ, *Critique de la raison nègre*, Paris, La Découverte, 2013, p. 69-72. Voir aussi Petrine ACHER-STRAW, *Negrophilia. Avant-garde Paris and black culture in the 1920s*, New York, Thames and Hudson, 2000.
  11. Pap NDIAYE, *op. cit.*, 2010, p. 145, renvoyant à Paul Gilroy, *Atlantique noir. Modernité et double conscience*, Paris, Kargo, 2003.
  12. Gérard NOIRIEL, *Chocolat*, Paris, Bayard, 2012, successivement p. 10, 11 et 19.
  13. Pap NDIAYE, *La Condition noire*, Paris, Calmann Lévy, 2010, p. 229 et 232.

ne se déclinant jamais au singulier, parfois traversée, voire agitée par de puissants paradoxes. Dans les pages qui suivent, on verra souvent ces paradoxes à l'œuvre, à ce point qu'un des maîtres mot de notre conclusion sera *ambivalence*.

Si on se rallie à cette seconde option, est-ce à dire que les années 1900-1930, confites de fierté coloniale, ne sont pas fouettées par les vents de la xénophobie, du racisme, de la négrophobie? Certes pas. Pour paraphraser Allen Guttman à propos de la lente conquête des sportifs afro-américains Outre-Atlantique : peut-on dire qu'une « brèche significative » est déjà faite en France dans la « barrière raciale<sup>14</sup> »? Nous ne le croyions pas au départ de ce projet. Au demeurant, sans doute est-il loisible de sortir de l'ornière d'une vision binaire en introduisant à l'idée de *variations* comme on le dit en musique, autrement dit de mitoyenneté ou de cohabitation entre des visions parfois antagonistes ne permettant pas de figer une représentation unique et dominante : celle de la permanence du prisme racial et raciste. Ainsi, dans l'univers du football, le fait raciste existe<sup>15</sup>, mais, à l'échelle de l'Europe, il n'est semble-t-il pas systématique vis-à-vis des étrangers<sup>16</sup>. Plus largement, il ne fait pas de doute que le sport est tout à la fois « un instrument d'assimilation et de ségrégation<sup>17</sup> » – un accordage qu'on retrouvera bien souvent dans les chapitres qui suivent.

Le désir, collectif, d'engager le présent chantier est donc intimement lié à la volonté de questionner – au besoin de *soigner* – la fracture entre ceux qui jurent que la flétrissure raciale des sportifs de couleur est endémique et ceux qui peignent un tableau plus nuancé, parfois beaucoup plus nuancé.

La réalité ne se situe-t-elle pas à l'équilibre entre les deux postures?

En effet, la Troisième République est tout à la fois raciste, colonialiste, paternaliste et, à certains égards, ouverte et tolérante. Rien n'est simple ni univoque. On le verra : la réalité de la réception et de la représentation des sportifs, des champions dits « de couleur » est avant tout plurielle, complexe. Elle renvoie très étroitement à l'accueil fait à Joséphine Baker dans les années 1920. Un accueil illustrant un registre large et métissé de sa perception<sup>18</sup>, la polysémie de ses représentations<sup>19</sup>, en fin de compte la forme singulière de l'accueil fait aux vedettes noires<sup>20</sup>.

Pour mener à bien ce chantier, nous nous sommes proposé de réfléchir à partir de la presse quotidienne généraliste et sportive. Elle est facilement accessible par le biais des archives numérisées réunies sous l'égide de Gallica et de Retronews. Ces dernières, il faut le souligner, révolutionnent la façon de faire de l'histoire de la presse, par la presse

14. Allen GUTTMANN, « Amères victoires. Les sportifs noirs et le rêve américain de mobilité sociale », *Terrain. Anthropologie et Sciences humaines*, 1995, p. 27.

15. Paul DIETSCHY, « Le football africain entre domination coloniale et émancipation », in Pierre SINGARAVÉLOU et Julien SOREZ (dir.), *L'Empire des sports. Une histoire de la mondialisation culturelle*, Paris, Belin, 2010, p. 59.

16. Pierre LANFRANCHI et Matthew TAYLOR, *Moving with the ball: the migration of professional footballers*, Londres, Bloomsbury Academic, 2001.

17. Niek PAS, Yvan GASTAUT et Pascal DELHEYE, « Introduction » à *Who's Who? Les champions sportifs à l'épreuve des colonisations et des migrations*, Rennes, Les Perséides, 2019, p. 11.

18. Yvan GASTAUT, « Quand la France découvrait une star noire », *Retronews.fr*, 16 novembre 2020, en particulier la sous-partie « L'étoile noire ».

19. Olivier ROUEFF, « Politiques d'une "culture nègre". La Revue Nègre (1925) comme événement public », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 30/2, 2006, p. 65-85; Jean-François STASZAK, « L'écran de l'exotisme. La place de Joséphine Baker dans le cinéma français », *Annales de géographie*, 695-696, 2014, p. 646-670.

20. Myriam COTTIAS et Madeleine DOBIE, « Josephine Baker et Mayotte Capécia : race et genre dans deux biographies transcoloniales », in Claire JOUBERT (dir.), *Le Postcolonial comparé*, Paris, Presses universitaires de Vincennes, 2014, p. 243-262.

et l'histoire des représentations médiatiques. Elles donnent la possibilité de consulter systématiquement des dizaines de collections de quotidiens. La presse tierco-républicaine étant pléthorique, elle offre un bel et bon angle de vue sur la variété des représentations, dénominations et autres mises en scène des athlètes considérés, d'où qu'ils viennent, quelle que soit la durée de leur carrière. Elle permet également d'envisager les temporalités en matière de perception et d'éventuelles évolutions afin d'aboutir à une analyse diachronique. Véritables réservoirs à récits, à reportages et à débats, parfois à polémiques, les journaux permettent donc de broser des portraits médiatiques dans le contexte d'une colonisation encore triomphante. Commentaires de performances, notes sur les réactions du public, mise en avant de disciplines-clé, manières de mettre en scène ces sportifs, entre héroïsation et stigmatisation, poids de l'image, goût du fait divers... Les approches ne manquent pas pour proposer des portraits les plus fins possible sur le statut et la représentation de ces sportifs.

Dans un certain nombre de cas, il sera difficile, voire impossible, de savoir ce qui se joue dans les coulisses où se façonne ce récit médiatique. Les chercheurs l'ont donc abordé tel qu'il était livré au lecteur de l'époque, sans théoriser, quand les sources leur manquaient pour le faire, sur les intentions des journalistes. C'est l'une des limites de cette investigation. De fait, on sait la ligne des journaux mais pas les éventuels débats susceptibles d'agiter les rédactions à l'heure de parler du pistard Germain le Nègre, du lutteur et boxeur Jim Wango ou des boxeurs afro-américains réfugiés en France, au moment d'arbitrer sur la ligne à tenir vis-à-vis des triomphes d'un Jesse Owens. Pourquoi cette ligne plutôt que telle autre? On sait des bribes biographiques à propos de certains des journalistes. Plus souvent néanmoins, on en ignore l'essentiel. Leurs articles, leurs brèves plus encore, surtout en matière de sport, sont en outre très souvent anonymes ou signés de pseudonymes indéchiffrables. On sait aussi que le journalisme sportif (y compris dans les rubriques de quotidiens) a cette particularité « de mettre un peu de littérature dans la réalité, de beauté, d'étrangeté, de complexité<sup>21</sup> », et que cela peut fausser la donne en matière informative. Tous ces éléments limitent la portée de l'analyse au moment de questionner et objectiver les points de vue de tel ou tel journal, de tel ou tel rédacteur.

Il n'en reste pas moins que la presse est un carrefour dans la fabrique des idées reçues, des préjugés, des représentations. Si elle ne capte pas tous les sentiments, les idées, les préjugés qui traversent le corps social et les représentations qui l'animent, elle en est un formidable réceptacle, de même qu'elle est un exceptionnel catalyseur des comportements et des modes de pensée. Bien sûr, sans pouvoir recourir à la parole de témoins (les lecteurs et lectrices anonymes et leur ensemble choral) parlant de leur réception de ces récits, sans élément tangible pour mesurer et dire la diffusion sociale des représentations qui en naissent, notre démarche est spéculative. On en vient à ces questions : que retiennent les lecteurs? Que cherchent-ils ou attendent-ils? Filtrent-ils, déforment-ils l'information? Quel degré de sens critique ont-ils vis-à-vis de leur journal ou de leurs journaux de chevet? En conséquence, notre démarche est une *démarche faite de mieux* dont il faut s'accommoder car la production et la réception de l'information sont une sorte de « point aveugle<sup>22</sup> ».

21. Marie-Claire KERBRAT, *Leçon littéraire sur l'héroïsme*, Paris, PUF, 2000, p. 164.

22. Dominique KALIFA (dir.), « Aspects de la production culturelle au XIX<sup>e</sup> siècle. Formes, rythmes, usages », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, n° 19, 1999.

Tenons donc pour acquis qu'en historien, il est fort difficile de sonder les journalistes, la fabrique de l'information, l'opinion des lectorats, les modalités de la réception, les formes de digestion et/ou de sédimentation du récit médiatique par le corps social. Nonobstant, le rapport d'intérêts ou de goûts mutuels entre le lecteur et le journal, tangible, justifie à lui seul l'investigation. Ce faisant, on peut malgré tout avancer avec le sentiment de toucher du doigt la réalité. On rejoint ainsi Jacques Julliard écrivant : « Lorsque je parle d'un "journal d'opinion", qu'est-ce que je désigne ? [...] L'expression des opinions des rédacteurs, [...] des éditorialistes. Mais aussi, assurément, fussent-ils muets, les opinions des lecteurs. La forme d'échange commercial à la base de la vente et de l'achat d'un journal implique une commune adhésion à des idées, voire à des valeurs. Imagine-t-on un instant, dans cette forme de démocratie croisée [...], un lectorat qui serait à l'opposé des opinions de ses rédacteurs et inversement ? Bien sûr que non. L'opinion représentée par un journal est donc le résultat de la transaction permanente [...] entre l'émetteur et le récepteur. Il s'agit ici d'un commerce, au sens le plus élevé du terme<sup>23</sup>. » De fait, si les récits et avis publiés par les journaux ne satisfaisaient pas peu ou prou la demande sociale, ils ne survivraient pas – sauf à considérer le lecteur comme un âne bâté suivant aveuglément la ligne de son journal, comme s'il s'agissait d'un bréviaire. On peut donc accrédi-ter l'idée que le récit médiatique est le produit d'une médiation réflexive : médias/public et, plus silencieusement, public/médias. Nous sommes dès lors en position de l'étudier en formulant des hypothèses sur ce en quoi il contribue à la construction et à l'évolution des opinions, des identités et des imaginaires sociaux<sup>24</sup>.

La prudence sur la valeur heuristique de ce type d'étude reste bien sûr de mise. D'une part, redisons-le, l'écrit journalistique, les choix rédactionnels sont habités par leurs auteurs et il faut se garder de confondre « information sur le réel » et « illusion du vrai<sup>25</sup> ». D'autre part, l'opinion n'est pas réductible à une mesure moyenne et moins encore aux choix d'instantanés<sup>26</sup>. Il faut donc se méfier du « fixisme postulé des significations<sup>27</sup> ». Encore une fois, le récit médiatique, en dépit de sa pluralité, ne restitue ou ne réverbère pas complètement le kaléidoscope du réel, des représentations sociales. Incapable de toutes les dire, il les transfigure. Du micro au macro, la maille du pêcheur de représentations et de sens perd nombre d'informations. Interroger avec exigence les discours de presse permet malgré tout et *in fine* de toucher au champ des opinions. Le discours de *L'Humanité*, en ce sens, représente l'opinion des communistes et de leurs compagnons de route. Sur l'autre bord politique, *L'Action française* nous introduit aux modes de pensée de la droite nationaliste. Ceci étant, nous ne pouvons pas toucher, par le biais de la presse, à la fabrique intime des opinions, forgées, certes, à coups de lecture de presse, mais aussi de cultures et de réflexes hérités, de débats et de discussions, d'influence de groupes. Au mieux, donc, nous pouvons *approcher* les opinions par le truchement du discours médiatique<sup>28</sup>. Dans cette approche, il faut se méfier

23. Jacques JULLIARD, « Foule, public, opinion », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, n° 28, 2010.

24. Cf. les propositions sur ce point de Christian DELPORTE, *Les Journalistes en France (1880-1950). Naissance et construction d'une profession*, Paris, Le Seuil, 1999, p. 14.

25. Alain CORBIN, « Le vertige des foisonnements. Esquisse d'une histoire sans nom », in Pascal Ory (dir.), « Pour une histoire culturelle du contemporain », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 39, 1992, p. 124.

26. Cf. Arlette FARGE, *Des lieux pour l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1997, p. 97 sq.

27. Cf. Alain CORBIN, *op. cit.*, 1992, p. 124.

28. Pierre LABORIE, « De l'opinion publique à l'imaginaire social », in *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, 18, avril-juin 1988, p. 101-117.

de soi-même. En effet, « l'historien choisit à son gré : les données se prêtent complaisamment à sa démonstration et s'accommodent de tout système. Il trouve toujours ce qu'il cherche<sup>29</sup> ». Pour éviter cet écueil, chacun s'est ici concentré pour ne pas céder à ce réflexe ou à cette tentation en s'appliquant, nous le soulignons, à brasser les plus larges corpus possibles, sans idée préconçue sur ce qu'ils pouvaient receler et révéler. Et ce qui est révélé nous semble digne d'être pris au sérieux, de passer pour une objectivation des opinions et représentations à telle ou telle date. En disant cela, on pense à la jolie formule de Maurice Chevalier sur le rôle de la presse : « le son des journaux n'est en somme que la réflexion du diapason du temps<sup>30</sup> ». Marie-Ève Thérénty ne dit rien d'autre, au fond, en soulignant que le rituel quotidien individuel et collectif de la lecture du journal fait partie des usages du XIX<sup>e</sup> siècle et de la Troisième République, qu'il nourrit les conversations, favorise la socialité<sup>31</sup> et forge les représentations. C'est donc à cette lecture que l'on pense, en toute théorie, pour toucher le pouls de ou des opinion(s). Quelles que soient les visées et logiques du récit médiatique, l'individu en est le point de fusion et de restitution. Le récit médiatique nous offre donc des formes d'appréhension, voire de rationalisation du réel<sup>32</sup>. Il permet de toucher du doigt le sentiment « d'appartenance » à telle ou telle « communauté<sup>33</sup> », telle ou telle famille de pensée, de représentation du monde. Il offre une forme de « traçabilité<sup>34</sup> » des représentations. C'est donc en tentant de ne pas céder à la « tranquille, abusive et aveugle certitude de la compréhension<sup>35</sup> », que les auteurs réunis ici ont tenté, avec le souci partagé d'exploitation approfondie de la presse, d'appréhender la manière dont leurs contemporains observèrent ces champions d'Ailleurs que certains ne manquèrent pas, parfois, de conspuer, et que d'autres – ou les mêmes! – se plurent à admirer, avec ou sans arrière-pensées.

Deux dernières remarques, capitales, avant de laisser place au florilège de récits qui composent ce livre.

D'abord une remarque en forme de question. Pourquoi n'y a-t-il pas de cas d'étude féminins en ces pages? Parce que nous n'avons pas croisé dans la presse de sportive susceptible d'avoir sa place au sommaire. Une des rares qui fasse une apparition – et seulement une apparition – dans la presse hexagonale, est l'aviatrice américaine Bessie Coleman<sup>36</sup>. Elle vient en effet se former en France car on le lui interdit aux États-Unis. Et encore n'est-elle pas, *stricto sensu*, une sportive. De fait, si la catégorisation de l'aéronautisme comme sport est très claire avant la Grande Guerre, elle ne l'est plus après l'expérience de la guerre. En outre, la presse française ne fait que nommer à quelques reprises l'aviatrice, n'offrant pas un corpus permettant une investigation.

29. Henri-Irénée MARROU, *De la connaissance historique*, Paris, Le Seuil, 1954, p. 187-188.

30. Maurice CHEVALIER, « Un quart d'heure avec Maurice », RDF, 1<sup>er</sup> octobre 1948.

31. Cf. l'article essentiel de Marie-Eve THÉRENTY, « Rythmes et imaginaires du quotidien », in Dominique KALIFA, Philippe RÉGNIER, Marie-Eve THÉRENTY et Alain VAILLANT (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2011, p. 1309 sq. Et Anne-Marie THIESSE, *Le Roman du quotidien. Lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Paris, Le Seuil, 2004.

32. Christian DELPORTE, « Où en est l'histoire des médias », *Le Débat*, 139, 2006, et Dominique KALIFA, « L'histoire culturelle comme histoire sociale », in Laurent Martin et Sylvain Venayre (dir.), *L'histoire culturelle du contemporain*, Paris, Nouveau Monde, 2005.

33. Gérard DERÈZE, « Un récit sportif hautement médiatisé », *Les Cahiers du journalisme*, 19, 2009, p. 94.

34. Pascal ORY, « L'histoire culturelle a une histoire », in Laurent Martin, Sylvain Venayre (dir.), *op. cit.*, 2005, p. 55.

35. Alain CORBIN, *Le Territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage, 1750-1840*, Paris, Aubier, 1998, p. 7.

36. Plusieurs courtes biographies américaines lui sont consacrées, ainsi qu'un ouvrage en français : Jacques BÉAL, *Bessie Coleman : l'ange noir*, Paris, Michalon, 2008.

Si tel avait été le cas, nous nous serions empressés de lui consacrer un chapitre. Est-ce à dire, au-delà, qu'il n'y avait pas de sportive « de couleur » ? Il serait présomptueux de l'affirmer. On peut faire l'hypothèse qu'ici ou là, dans un parfait anonymat, elles pouvaient exister. Reste notre constat, si elles existent, de leur parfaite transparence médiatique, ce qui renvoie du reste à la transparence des sportives de « couleur » sur le plan historiographique, tant en France que dans l'aire anglosaxonne.

Ensuite une remarque sur la portée des conclusions qui précèdent. Le parcours et la représentation des champions et des sportifs dans la sphère médiatique ne permet que de statuer sur le cas particulier et singulier d'*hommes publics*. Pas de confusion donc : les études compilées ici ne permettent pas, par extrapolation, de tirer des conclusions sur la façon dont les citoyens noirs anonymes sont représentés dans l'ensemble de la presse.